

## Le geste d'écrit, le souffle du mot dit.

Ecrire et parler sont deux « actions » cérébrales, telles que les neuro-sciences les définissent.

Elles sont cependant d'appui différent. L'une sur le souffle, l'autre sur le geste.

Il n'est pas sans doute pas aussi évident qu'il y paraît de dire que la parole est le temps de la réactivité et l'écrit le temps de la réflexivité. Mais, sans chercher plus loin, voyons ce que cela donne, en général et dans le cas particulier d'application de la méthode Françoise Bernard.

Le temps de la parole se fait dans un souffle, où les mots cheminent dans l'instant, avec une tonalité propre qui lui donne son sens, autant si ce n'est plus, que les mots dits eux-mêmes. Quand le souffle s'interrompt, que le mot voulu n'est pas là, ce blanc du discours peut laisser place à d'autres mots, lapsus linguï qui en disent tant. Cette parole portée par le souffle de celui qui dit, peut être interrompue par celui qui jusque là écoutait. Et c'est en général pour dire ce qu'il a entendu, d'une manière ou d'une autre. Je comprends ce que j'ai dit, ou crois le comprendre, quand j'entends la réponse qui m'est faite.

Le temps d'écrit s'élabore, lui, dans une durée, dans un appui du geste, dans la formation d'une trace, même gribouillée, trace à lire, à relire. Et s'il y a deux lectures de l'écrit, c'est la lecture « à haute voix » qui nous intéresse ici. Mais dans l'une ou l'autre, il n'y a aucune garantie que le sens donné à ce que je lis soit le seul possible. Reprendre la lecture de ces traces, restées identiques, pour lui donner un sens au moins complété, si ce n'est différent, est toujours possible. La permanence des signes n'est pas la permanence du sens.

Mais les signes tracés peuvent vibrer aussi au souffle des mots dits. Le geste d'écrit se lie au geste de parole quand il se lit. Les mots, quand je les dis, c'est avec une tonalité qui m'est propre, qui n'est pas indiquée explicitement dans ce que je lis. Il y a donc interprétation...

Ce long préambule pour revenir à la méthode Françoise Bernard et à l'un de ses fondamentaux.

Dans les séminaires *Autographie-Projets de vie*<sup>®</sup> une parole se libère, et c'est grâce à un détour. La parole n'est pas seulement une parole spontanée, énoncée dans l'instant. Il y a des temps du séminaire où ce souffle premier trouve sa place et où les échanges verbaux permettent d'entendre, de réactualiser, de préciser à l'écoute de l'autre le sens de ce qui est dit. Mais finalement, quand on passe par le détour de l'écrit, la parole prend une autre dimension. C'est le temps du geste d'écrit qui ouvre le souffle du dit.

Ce temps de réflexion, souvent réflexif, permet un écrit personnel. Une trace, souvent succincte, mais qui servira d'appui. Que je dise ce que j'ai écrit, ou quelque chose d'autre qui m'est venu depuis, ce temps d'écriture permet un mûrissement, un choix de ce qui va être dit -ou pas.

Et rien d'obscur dans cet oral dévêture, dé-scription. L'animateur, mais aussi le groupe, reste un garde-fou bienveillant, qui permet un dévoilement qui reste en-deça de l'intime.

L'oral est ici dé-scription, elle oralise un écrit, qui peut être, mais pas forcément, une lecture des signes. Il y a dans tous les cas lecture de soi : je dis ce que me dit, me dicte, cet écrit premier. Et j'entends aussi la lecture, l'interprétation donc, qui en est faite par les autres.

Cette « sensure » joue également dans les échanges à deux autour du *Dédaloscope*<sup>®</sup>. Là encore le détour par l'écriture, l'aller-retour entre le dit et l'écrit, permet cette liberté de parole.

Avec les mots que je choisis, dire à l'autre ce qui me fait. Cet autre que j'ai en face de moi passera par une trace écrite, relue à deux. Mais il en fera une lecture qui sera sienne et me dira autrement.

Je dis pour que l'autre me dise, que j'entende ce que je suis que les mots des autres me disent.

Et comme l'exercice du *Dédaloscope*<sup>®</sup> se fait dans un jeu de miroir, chacun écrivant et lisant l'autre, c'est aussi dire l'autre pour me dire. Offrir mes mots -mes maux ?- « trahir » qui je suis en « traduisant » l'autre – offrande de l'altérité, mots miroirs.

On se dit des éclats de vérité, on se répond en écho de scintillements de parole.

Bien sûr il reste des brisures, des éclats, des pièces manquantes – tout ne se dit pas, on ne peut pas tout dire.

Mais je devine de ces éclats de mots renvoyés par les autres, un reflet différent de moi, un moi dit autrement.

Dans les mots dits de l'autre, dans cette lecture qu'il fait de moi, avec le ton qu'il a choisi d'y mettre, « Je est un autre ».

**M-A Schloesing**

